

Voyage à rebours.

Rebrousser chemin vers les collines grassoises peuplées de cyprès, d'oliviers et de platanes n'est pas un exercice difficile quand l'hiver efface les détails du paysage québécois. Il suffit de fermer les paupières et de raviver des souvenirs lointains enfouis sous la neige épaisse des ans.

C'était dans les années sombres de la deuxième guerre mondiale et nous habitions Place aux Aires quand l'horloge égrenait aigrement encore les heures. Les jours de classe, je devais quitter tôt notre appartement. Seul, je marchais avec mon cartable, descendais la rue Amiral de Grasse, grimpais les escaliers vers le Cours Honoré Cresp et descendais le boulevard Victor Hugo, et la longue rue Sainte Lorette pour enfin virer à droite à l'entrée de ce qui était à cette époque le Collège de Garçons.

Un matin d'octobre, des ouvriers municipaux balayaient les feuilles mortes des platanes du Cours pour les entasser à intervalles réguliers. Puis ils y mettaient le feu, répandant de la fumée et une odeur qui piquait le nez et donnait mal au cœur. Ce jour-là, sans aucune raison sinon celle de l'acidité de la fumée émanant de ces feux, je rebroussais chemin soudainement et rentrais à la maison. Je dis à ma mère, étonnée de mon retour, que **madame TESSEIRE**, ma maîtresse, était souffrante et qu'on m'avait renvoyé chez nous. Je ne me souviens pas de la façon dont la vérité fut découverte. Mais le lendemain, j'eus de la compagnie pour me rendre jusqu'à la porte d'entrée du Collège. A cette époque, des troupes allemandes logeaient dans les dortoirs de l'aile droite du bâtiment scolaire. De mon côté, sans me soucier le moins du monde, je pris ma place dans le rang des élèves de la classe. Nous suivîmes madame Tesseire et vins m'asseoir à ma place. A ma grande surprise, **monsieur PACTUS**, le Principal, nous rendit visite ce matin-là. C'était un homme qui me semblait grand et âgé. Il portait un costume sombre et une grande barbe poivre et sel. Il pénétra solennellement et lentement dans la salle. Nous nous levâmes. Il salua madame Tesseire et se tournant vers les élèves, il me repéra. Me fixant alors de ses yeux sévères, il annonça à tous que j'avais fait la classe buissonnière la journée précédente. Je rougis et eus envie de me cacher sous un pupitre. Mais le Principal ne m'en donna pas le temps et m'avertit que si je récidivais, il me confierait aux soldats allemands de l'autre côté de la cour. Je ne me souviens pas de la suite. Mais, ce dont je suis sûr, c'est que je n'ai jamais plus tenté de faire l'école buissonnière....



Le Collège de Garçons était déjà une société de différences, un lieu de réunion d'élèves d'origines diverses. Nous y avons des noms à consonances française, anglaise, germanique ou italienne. Plus tard, à une époque où l'Empire colonial existait encore, sont arrivés des Cambodgiens, des Vietnamiens, des Ivoiriens.



COMITÉ DU CENTENAIRE

*Siège social: Lycée "Amiral de Grasse"
20 Avenue Sainte-Lorette – 06130 GRASSE*

Je me rappelle avoir invité chez nous un dimanche deux camarades ivoiriens. Nous avons déménagé Chemin Saint-Christophe dans la maison bâtie par mes grands-parents paternels. Rares étaient encore les autos qui empruntaient ce chemin. Mon père et ses voisins jouaient à la pétanque sur la chaussée, ce qui ne manquait pas de piquer la curiosité de mes deux amis de couleur. Ma mère, intriguée de constater que l'un d'entre eux ouvrait toujours les tiroirs de notre vaisselier, lui en demanda la raison. Il lui répondit qu'il n'avait jamais vu de tiroir auparavant... Cette amitié d'ailleurs me valut le surnom de "Bamboula" de la part de quelques élèves. Certains, dont j'ai un mauvais souvenir, couvrirent même d'étiquettes portant ce surnom ma bicyclette garée à l'entrée du collège. Cet incident se termina par une bagarre à coups de poing dans la rue Sainte Lorette en fin d'après-midi à la sortie des classes. Comme l'écrit Sartre (1952) à propos de Jean Genet, ce jour-là, Jacques : "(...) [...] a connu le paradis, et l'a perdu, il était enfant et on l'a chassé de son enfance."¹

Me voici en classe de Terminales. C'est la récréation. Mes copains et moi nous en allons au bout de la cour qui surplombe la route de Cannes. On y voit passer des jeunes filles. Nous leur faisons des signes auxquels certaines répondent. Nous n'en sommes pas peu fiers ! Nous regardons aussi la circulation. C'est le début des Trente Glorieuses et le nombre de véhicules augmente. Mon père, comme bien d'autres, avait acheté une voiture pour ses affaires. Mais c'était une Peugeot d'avant-guerre qui avait échappé, miraculeusement et malheureusement pour moi, aux réquisitions du temps du conflit. Tout d'un coup, remontant la route de Cannes en direction de la ville, le véhicule de mon père apparaît. Une main fait un grand signe dans ma direction. Le signe se répète avec insistance. Le conducteur klaxonne tout en agitant son bras droit à la portière. Je ne bouge pas d'un iota, tant est grand mon embarras devant mes copains. Imaginez donc la scène : une Peugeot avec des phares proéminents, des pare-boue décorés de deux grandes lettres majuscules "A" et "M" pour "Alpes Maritimes" et peintes à la main, avec un klaxon qui sonne comme une crécelle ! Une guimbarde ! Non, je ne bougerai pas mon bras pour renvoyer un signe de reconnaissance ! Je prétends que je ne connais pas son propriétaire tout en fixant le véhicule. L'auto passe et échappe enfin à notre vue dans un bruit correspondant à sa nature démodée. Mais mon honneur est sauf.

Je passe sous silence les moments difficiles que j'ai dû affronter en rentrant à la maison au moment du souper. Honteux au fond de moi de ma lâcheté, j'avais bien rompu, ce jour-là, dans cette cour du Collège de Garçons de Grasse, avec l'innocence de l'enfance.

Jacques Rebuffot - Le 4 février 2008

¹ Sartre, Jean-Paul. Saint Genet, Comédien et martyr. Livre I, "La métamorphose", Gallimard, 1952.